Titre : **LE GENERAL CHANZY** **1823-1883**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Généalogies, biographies**
Auteur : **A. CHUQUET**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **LE DRAPEAU** **MONITEUR DE LA LIGUE DE PATRIOTES** **25 juillet 1885**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date **Juin 2010**

Ancestramil

AVANT LA GUERRE

La famille que **CHANZY** devait illustrer est depuis longtemps établie dans le Ardennes. Le grand-père du général était un simple cultivateur. Mais, après lui, la famille n'a plus d'autre métier que celui des armes, et tous ses membres semblent apporter, en naissant, l'instinct militaire.
Le père du général s'engagea sous le premier Empire et devint sous-officier et chevalier de la Légion d'honneur ; son oncle fut capitaine de cuirassiers ; ses deux fils portent et porteront dignement un nom désormais cher à l'armée et vénéré dans le souvenir de toute la France.
L'aîné est lieutenant de chasseurs, et le cadet, nous dit-on, ne rêve pas d'autre carrière que celle du soldat. Les **CHANZY** font souche de guerriers ; c'est une de ces races militaires qui donnent à la France, de père en fils, des officiers dévoués.

Le père du général, **Bertrand Nicolas CHANZY** (1790-octobre 1849), était devenu, au retour du service, en 1821, receveur des contributions directes à Nouart (canton de Buzancy, arrondissement de Vouziers).
C'était un homme d'une intégrité incontestée et d'une loyauté proverbiale ; son souvenir n'est pas encore effacé dans le pays. Il a donc transmis à son fils, comme un double héritage, la droiture du cœur et la vaillance.

Antoine Eugène Alfred CHANZY naquit à Nouart le 18 mars 1823. Sa vocation militaire se décida dès ses jeunes années ; de bonne heure, l'idée de prendre du service échauffa son imagination. Aux goûts belliqueux qu'entretenaient en lui des traditions de famille, se joignait la passion des aventures ancrée dans le cœur de la jeunesse. Après avoir suivi quelque temps les classes du collège de Sainte-Menehould, il résolut, à l'âge de seize ans, d'entrer dans la marine.

Le 4 décembre 1839, il débutait, comme mousse, sur le vaisseau « *le Neptune* ». Il était parti avec beaucoup d'ardeur et de gaieté ; il comptait faire bientôt campagne. La victoire d'**Ibrahim PACHA** à Nezib, la mort du sultan **MAHMOUND**, la flotte turque se donnant à Mehemet-Ali, l'intervention des puissances tout annonçait une prochaine guerre en Orient. Il y avait en France, comme disait **M. GUIZOT**, une grande fermentation nationale. L'opinion voulait maintenir l'influence française en Egypte et défendre le vice-roi contre le sultan. **M. THIERS**, devenu chef du cabinet, répondait au traité de Londres et à la coalition des quatre puissances en ordonnant des armements formidables ; il rappelait les classes, mobilisait les gardes nationales et fortifiait Paris. La guerre n'eut pas lieu, et **M THIERS** donna sa démission (20 octobre 1840).

Le jeune mousse, qui fit, comme novice timonier, la croisière d'Orient de 1839-1840, dans l'escadre du contre-amiral **LALANDE**, était déçu dans son espoir d'aller au feu. Mais déjà la vie qu'il menait sur le « *Neptune* » lui devenait insupportable. Il s'appliquait de grand cœur à satisfaire ses chefs ; mais les mauvais traitements, les injures des matelots, les coups de garcette et surtout le mal de mer lui firent prendre en telle aversion le métier de marin qu'il dut quitter le bord le 10 décembre 1840. « *Vous souvenez-vous, disait-il plus tard à l'amiral **ROZE**, d'un mousse nommé **CHANZY** qui servait sur « le Neptune » en 1840* ? – S'il m'en souvient, répandit l'amiral, c'était un bien mauvais marin. – *Et bien, ce mauvais marin, répliqua **CHANZY**, en riant, c'était moi.* »

Le 3 mai 1841, **CHANZY** s'engageait au 5ème régiment d'artillerie en garnison à Metz. Il avait pris résolument son parti ; il servirait dans l'armée de terre, il irait apprendre et exercer

métier de la guerre dans cette Afrique où l'émir **ABD-el-KADER**, rompant le traité de la Tafna, soulevait contre la France les populations arabes et engagerait avec **BUGEAUD** une lutte acharnée. Il lui parut toutefois que son avancement serait plus rapide s'il passait par l'Ecole militaire. Il suivit les cours du lycée, de ce lycée de Metz où se sont formés tant de vaillants officiers, et sut, à force d'ardeur, regagner le temps perdu. Après un travail opiniâtre de six mois, il fut admis à l'Ecole de Saint-Cyr.

Le nombre de candidats reçus était assez restreint ; **CHANZY** n'entrait qu'un des derniers, le 133ème sur 138 ; mais il entrait, et ce premier pas dans sa carrière nous le révèle déjà tel qu'il le sera toujours, laborieux et ardent à la peine, tenace et infatigable. A l'Ecole, il continua d'apprendre et de travailler avec la même activité, et il se fit une place fort honorable ; il était caporal le 3 décembre 1842 et sergent le 28 mars 1843. A sa sortie, il fut nommé sous-lieutenant (1er octobre 1843) dans ce régiment de Zouaves, célèbre et déjà légendaire, qu'avait commandé **LAMORICIERE** et que commandait alors **CAVAIGNAC** ;

Par ses vertus militaires, **CHANZY** offre plus d'un point de ressemblance avec **CAVAIGNAC** : le courage l'énergie de la volonté, un esprit fécond en ressources, plein de calme et de constance, et, comme disait le **duc d'AUMALE** en parlant du défenseur du Mechouar et de Tlemcen, présentant cet ensemble de qualités pratiques et intellectuelles du soldat et d'administrateur, qu'on désirerait trouver chez un commandant de province. On peut poursuivre le parallèle : tous deux ont conquis leur première renommée dans cette Afrique, qui selon le mot de **CAVAIGNAC**, était devenu la pépinière de nos généraux ; tous deux ont gouverné l'Algérie ; tous deux ont fait partie des Assemblées et le destin a voulu que leurs derniers exploits eussent lieu contre toute attente, sur la terre France, l'un écrasant l'insurrection dans les rues de Paris, l'autre tenant tête à l'envahisseur sur les rives de la Loire, tous deux déployant dans ces grands évènements qui couronnent leur vie militaire les mêmes qualités africaines de circonspection de vigueur. Tous deux enfin, républicains sages et intègres, ont été désignés pour la présidence de la République, et ces deux hommes de guerre, jetés dans la politique, laconiques et graves, réservés et non sans froideur, également dédaigneux de l'intrigue et de la vaine popularité, gardent devant la postérité le même air de dignité fière, la même grandeur simple et imposante : tous deux eurent l'âme forte et, dans un temps où les hommes, selon le mot de **CHAMFORT**, ne sont plus des hommes, mais des choses, du caractère.

LA GUERRE

I.- ORLEANS

En réalité, avant 1870, **CHANZY**, à peine brigadier depuis vingt mois n'avait pas encore percé. Il n'était connu que des hommes du métier, et personne dans le public ne citait son nom parmi les généraux sur qui la France avait le droit de compter pour l'avenir. Mais quatre mois après l'expéditon de l'Oued-Guir, éclatait la guerre où il allait se montrer en pleine lumière. On a dit qu'il sollicita un commandement et que le ministre, le maréchal **LEBOEUF**, le tint à l'écart. Quoi qu'il en soit, on ne l'avait pas désigné pour faire la campagne, et ce fut un bonheur et pour lui et pour le lpays. A la tête d'une brigade de l'armée de **BAZAINE** ou de **MAC-MAHON**, il n'aurait pu agir et se produire sous sa propre responsabilité ; il eût été, comme tant d'autres, captif en Allemagne et son nom ne serait pas sorti de l'obscurité. Avec **FAIDHERBE, de COLOMB, de SONIS** il demeura la réserve suprême de la France.

Ancestramil

Le maréchal **de MAC-MAHON** prisonnier écrivit à **GAMBETTA** pour recommander **CHANZY** comme un des généraux les plus capables de mener à l'ennemi la nouvelle armée.

Le 20 octobre 1870, **CHANZY** était nommé général de division ; puis son rôle grandissant de jour en jour et ses talents militaires appelant de plus en plus l'attention du gouvernement, il devenait commandant en chef du 16ème corps, et enfin de la deuxième armée de la Loire. Ce général, inconnu au mois d'octobre 1870, était, au mois de février 1871, regardé comme un des meilleurs capitaines de son temps, et la Patrie lui vouait comme à **THIERS**, comme à **GAMBETTA**, une admiration reconnaissante. **THIERS** avait parcouru l'Europe pour chercher à la France des sympathies et il se chargeait de former le gouvernement nouveau qui liquidait la situation, de négocier avec **M. de BISMARCK** la paix douloureuse et nécessaire, d'arracher aux prétentions de l'Allemagne Belfort, notre dernière porte de l'Est. **GAMBETTA** avait échauffé les âmes de son ardeur, entrainé la province par son énergie et son éloquence sonore, animé la résistance des départements de la flamme qu'allumait en lui le péril national. **CHANZY** avait tenu les forces allemandes en échec, et, sans se laisser jamais décourager ni déconcerter par les revers, arrêté la marche d'un ennemi partout victorieux et jeté quelque gloire sur nos malheurs.

Il a fait lui-même le récit de la campagne.

Ce récit, qui parut en 1871, est, de l'aveu des ennemis, une œuvre exacte et impartiale ; il y eut sept éditions successives et, en 1873, l'honneur d'une traduction allemande ; il ne se trompe que sur de petits détails que les relations étrangères rectifient et la publication du grand état-major de Berlin le cite fréquemment comme une des sources les plus véridiques. **CHANZY** raconte les évènements sur un ton simple, et, comme à son ordinaire, fort modestement, sans trop glorifier son armée, ni trop la rabaisser, il n'exagère pas les efforts et les succès ; il ne dissimule pas les défaillances et les défaites ; il a voulu, dit-il, fournir son appoint à l'histoire, et n'écrire que ce qu'il a vu. Il parle de lui-même à la troisième personne et se désigne toujours par ces mots : « le commandant du 16ème corps » ou « le général en chef ». Il reproduit ses instructions, ses rapports, ses lettres au ministre. Le plan de l'ouvrage est excellent, les évènements sont disposés et distribués en six livres qui portent les titres suivants : Orléans, Josnes, Vendôme, Le Mans, Laval, Poitiers.

II. – COULMIERS

Il avait résolu dès le 24 octobre que le 16ème corps et deux divisions du 15ème se porteraient de Blois sur Orléans, pendant que la première division du 15ème corps, sous les ordres de **MARTIN des PALLIERES,** partirait de Gien et prendrait les ennemis à revers. Pressé en même temps à l'Ouest et à l'Est, et mis entre deux feux, attaqué sur son flanc droit par 70 000 hommes et sur son flanc gauche par 15 000, **Von DER TANN** se serait trouvé dans une situation critique. Mais il est extrêmement rare à la guerre que deux corps d'armée, partis de points éloignés, se rencontrent au jour dit et à heure fixe. **D'AURELLE** et **CHANZY** battirent **Von DER TANN** à Coulmiers, mais **MARTIN des PALLIERES** arriva trop tard pour achever la victoire. Le mouvement fut d'ailleurs retardé par le mauvais temps, par cette lenteur mortelle qu'on serait tenté d'appeler française et qu'éprouva durant toute la guerre l'exécution des ordres, surtout par la nouvelle de la capitulation de Metz et par les bruits d'armistice. Finalement, le Gouvernement et les généraux étaient convenus d'attaquer le 11 novembre ; mais déjà **Von DER TANN**, averti par sa cavalerie de la marche des troupes françaises, concentrait son corps d'armée à l'ouest d'Orléans, autour de Coulmiers, dans une

position avantageuse qui lui facilitait sa retraite sur Etampes ; la bataille fut livrée le 9 novembre.
Le corps de **CHANZY** s'était porté sur Orléans. Il marchait en bon ordre, précédé par des éclaireurs de la cavalerie légère et par deux lignes de tirailleurs suivi à deux lieues par les bagages, prêt à combattre l'ennemi, s'il se présentait. On ne pouvait mieux se garder ni surveiller le pays environnant que le faisait **CHANZY** ; pendant le campement, les grand'gardes étaient à un kilomètre en avant, les avant-postes à 500 mètres plus loin, et sur tous les chemins allaient et venaient des vedettes de cavalerie. La guerre commençait à changer de caractère ; les chefs français savaient ce qui se passait devant eux ; ils se renseignaient sur les mouvements de l'adversaire et faisaient battre la contrée par des reconnaissances ; ils n'allaient plus à l'aventure, et des surprises comme celle de Beaumont étaient désormais impossibles.

Il était difficile d'enlever la position choisie par **Von DER TANN.** Le général bavarois s'était établi fortement dans les villages et sur les routes ; partout des travaux de défense, des retranchements, de l'artillerie, et, du haut des clochers et de la tour de Baccon, des officiers en vigie, suivant les mouvement de l'armée française, qui se marquaient nettement dans les vastes plaines de la Beauce.

La veille, **CHANZY** avait donné au 16ème corps des instructions qui sont un modèle de précision et de clarté ; elles furent exécutées presque à la lettre. « Débusquer l'ennemi de Charsonville, Epieds, Coulmiers, Saint-Sigismond, en prononçant sur la gauche un mouvement tournant, de façon à occuper solidement à la fin du jour la route de Châteaudun à Orléans. » A huit heures du matin, l'armée s'ébranla. Le temps était couvert, mais doux ; le sol ferme et sonore ; on s'avançait, dit **CHANZY** dans une des plus belles pages de son livre, avec un ordre et une régularité qui donnaient bon espoir pour la fin de la journée ; l'aspect de cette grande ligne de bataille traversaient la plaine nue et à peine accidentée, qui la séparait encore de l'ennemi, était de plus imposants.

Pendant qu'à droite le 15ème corps enlève Baccon et le château de la Renardière, **CHANZY** dirige, au centre l'attaque sur Coulmiers, avec un « coup d'œil » et une « résolution » que **d'AURELLE** louait le soir même dans son rapport au ministre de la guerre. Le général **BARRY**, commandant de la 2ème division, retardé par l'artillerie allemande, n'engage l'action qu'à midi ; mais, à quatre heures, malgré la violente fusillade des ennemis, il est maître du village et du parc de Coulmiers. **BARRY**, en personne, descend de cheval, se met à la tête de la colonne d'attaque et entraîne ses hommes en criant : Vive la France, en avant les mobiles !

Au premier rang combattent les mobiles de la Dordogne conduits par le vaillant colonel **de CHADOIS**. Les Bavarois cèdent à cet élan irrésistible ». Pendant ce temps, **JAUREGUIBERRY** engage une lutte très meurtrière sur les positions de Champs. Un instant, les troupes de l'amiral reculent sous le feu d'une puissante artillerie et devant de nouvelles colonnes d'infanterie bavaroise qui entrent en ligne. Mais l'énergique **JAUREGUIBERRY** ramène et entraîne ses jeunes soldats : il met pied à terre et dirige lui-même, avec un admirable sang-froid, le feu des pièces qui maîtrisent les batteries allemandes ; à cinq heures, toutes les troupes de la 1ère division s'élancent au pas de charge et enlèvent, pour s'y maintenir cette fois, les villages de Champs et d'Ormeteau.

****